

Chapitre XXI : Les grand'mères

A la fois un brin solennelles et familièrement cordiales, les grand'mères de Cartigny, dans leurs robes foncées et leurs longues et larges jupes, se réunissaient périodiquement chez l'une ou l'autre d'entre elles, ou encore au presbytère. Elles causaient tout en cousant, elles cousaient tout en causant. Il y avait "la vieille maman de Louis Dufour, à l'accueil si réconfortant parce qu'elle voyait, au-dessus de ce qui passe, les vérités qui demeurent, la bonté qui triomphe de tout; la bonne mère Durand, toujours gaie, dont la voix elle-même était un encouragement à la bonne humeur et qui racontait si bien, avec tant de vivacité, les petites farces que son mari faisait quand il était jeune homme; Madame Bernet, dans son jardin fleuri, s'intéressant aux moindres détails de la vie matérielle, les rassemblant en bouquets, de sorte qu'ils devenaient importants et beaux; la vieille Madame Valloton, la mère de Gam, hiver comme été en petit chapeau de paille, dans sa cour face au Jura, un peu dure d'oreilles, mais si présente par son intuition; Madame Elisa Oltramare, la mère de John, dans son beau lit Louis XVI, racontant ses joies de jeune maman et ses soucis de vieille femme; Madame Etiennette Gervais, si gracieuse sous son joli bonnet, toujours bienveillante, fleurissant sa fenêtre de géraniums rouges et s'asseyant sur un fauteuil plus rustique que confortable, mais tendrement aimé parce qu'il avait été construit par Laurent ou Philippe Monnier; Madame Marc Monnier, jolie comme une image anglaise avec sa capote à dentelles et ses boucles blanches; Madame Wuarin-Dedomo, recueillie et pensive, et ne se séparant du pasteur qu'après une prière".

"D'autres encore", ajoute Mme Bachofen-Albaret dans une charmante lettre qui évoque les grand'mères de Cartigny : "Sara Miville, si bienfaisante, Madame Breitenstein, la mère de Jules, aussi pleine d'esprit que de cœur et qui remettait vos idées en bonne place par un "oui, oui, ma brave", dont le ton variait suivant l'intention et les circonstances; Jenny Miville, si fine et distinguée, qui, en Russie, avait éduqué une nièce de Pouchkine, et qui, dans son petit jardin (un mouchoir de poche), plantait et arrangeait tout si habilement qu'il formait un tout harmonieux; Madame Carrel, souriante et active,

régnant dans sa cuisine avec une sereine autorité quel que fût le nombre des casseroles cuisant sur le grand fourneau"; non moins active, dans sa jolie auberge du Trabli, Mme Foex présidait à la préparation des banquets. "Et les grand'mères sans petits-enfants, si personnelles et attachantes : Madame Cougnard qui vivait dans le bâtiment de l'église, Mademoiselle Dufour, Madame Vanier-Grobet, Madame Gallay d'Eaux-Mortes ..."

Madame Bachofen cite aussi le mot d'un enfant, Paul Jacques, à l'âge de quatre ans : "Il se frottait les mains de contentement avec un large sourire; quand je lui ai demandé ce qui lui faisait un tel plaisir, il m'a répondu :

"C'est la grand'mère de Roger Cattin
» qui est montée au ciel; alors le bon Dieu doit être
» joliment content : il ne s'embêtera plus jamais,
» elle sait tellement d'histoires, Madame Rey !"

Les grand'mères ! Les "mémés", comme on dit au village. Ce terme de "mémé", on l'entend prononcer de tous côtés, parce que les "mémés" sont à la fois les éducatrices et les protectrices des petits; elles les couvent par sollicitude, les corrigent par devoir, les défendent par instinct. A la campagne, plus encore qu'en ville, ce sont les grand'mères qui forment les petits, parce que les mères, harcelées : par l'ouvrage, ont peu de temps pour s'en occuper : entre la cuisine, l'écurie, la basse-cour, la chambre à lessive, la laiterie, le grenier à étendage, la chambre à provisions, la cave à légumes, elles courent toute la journée, le chien et le chat dans les jambes. Alors les bonnes vieilles rajeunissent à s'occuper de la marmaille.

Madame Charles Miville appelle toute la journée : "François !"; Madame Henri Valloton, qui a tenu la poste et tient, toujours amène, son épicerie, élève ses petits-enfants comme sa mère, Madame Durand, retenait autrefois chez elle la génération précédente. Il y eut aussi, dans l'autre épicerie à la *Vie neuve*, (actuelle prolongation de la rue du Trabli, note 183GRHC) la chère Madame Luc qui, avec son mari, faisait le plus délicieux des couples, et à qui a succédé sa belle-fille Madame Edouard Miville-Oltramare.

Et les jeunes filles ? Elles cousaient et elles causaient, elles aussi, mais elles jouaient également au croquet, récitaient des poésies, lisaient les dernières oeuvres de Pierre Loti, chantaient des romances. Elles avaient formé une petite société, à laquelle elles avaient donné le nom de "Cri-Cri des Roches". Toutes, à tour de rôle, rédigeaient des procès-verbaux qui étaient autant de morceaux de littérature campagnarde. Le "Cri-Cri" vécut de mars 1888 à 1892. A la sixième séance, grande émotion : "Des dames arrivent, même un monsieur !", et leur demandent poésies et chansons; à la onzième, Marie-Claire Monnier est reçue comme membre honoraire; la quatorzième, le 10 mars 1889, est interrompue à 6 heures du soir pour préparer les failles; à la quarantième, les jeunes filles interrogent l'avenir, mais ce n'est qu'une blague; à la quarante et unième, une première brèche est faite dans la joyeuse cohorte du "Cri-Cri", brèche qui, au lieu d'attrister les jeunes filles, éveille l'espoir en leur cœur : "Pendant que nous apprécions comme il convient toutes les bonnes choses de Mme Wuarin, nous causons encore, et, cette fois-ci, le sujet est intéressant, il s'agit d'un mariage; un des membres du Cri-Cri se marie, grand événement dont nous sommes toutes contentes, car l'on accusait le pauvre Cri-Cri d'être une société de célibataires endurcies."

Jeunes filles "n'ayant aucun goût pour le célibat", comme l'avoue un procès-verbal du Cri-Cri (de futures grand'mères), et vieilles grand'mères (autrefois jolies jeunes filles), toute la gent féminine de Cartigny travaille, travaille, travaille encore, aux champs, à la vigne, à la cuisine, à la lessive, et se réunit périodiquement pour cultiver l'art et la littérature. Aujourd'hui encore, la Fédération du costume étudie chaque semaine les danses du temps passé, et le Chœur paroissial s'assemble sous la direction de Mme Wuarin-Bachofen; mais, signe des temps, le chœur est mixte, et des projets matrimoniaux s'y échafaudent.

Il est difficile d'analyser l'influence exercée par les femmes sur l'histoire de Cartigny, l'accès aux charges publiques leur étant interdit; pourtant, depuis quelques années, plusieurs d'entre elles font partie du Conseil de paroisse, auquel leur concours est précieux. Mais il n'est pas indispensable d'exercer des fonctions officielles pour agir : on se souvient du témoignage d'admiration donné par Adam Töpffer à la fille du pasteur Anspach; plus tard, la belle-~~sœur~~mère,

(note184aGRHC) d'un maire fut appelée "l'Intendante", tellement elle avait bien organisé le village; autrefois, il y avait eu la sage-femme, à une époque où aucun médecin ne résidait à Cartigny : de la naissance jusqu'à la mort, on ne faisait rien sans la consulter. Les maîtresses de couture, elles aussi, jouissaient d'une grande considération, ainsi qu'en témoignent les procès-verbaux du Conseil municipal à l'époque fazyste : Jenny Breitenstein, née Dériaz, en particulier, celle qui portait ombrage au régent Valla, mais avait pour elle tout le village; elle savait tout ce qui se passait et même ce qui se préparait à Cartigny : son esprit subtil sollicitait les confidences, et, avant la sage-femme, elle faisait le compte des futures naissances. Fanny Rochat, ~~qui prit sa succession comme maîtresse de couture~~ d'école enfantine, (note184bGRHC), écrivit les récits les plus amusants du "Cri-Cri"; Céline Deytard, esprit caustique, plus tard mariée aux Haudères avec un Valaisan nommé Follonier, nous conta, peu avant sa mort, de pittoresques épisodes de la vie familiale cartiginoise; du Cri-Cri nous sont restées les sœurs Grobet, Madame Henri Miville et Madame Charles Dumazel, aimables et patientes, d'humeur toujours égale.

A travers les siècles; les femmes de Cartigny, tout en collaborant au dur labeur de la campagne, ont formé des générations toujours nouvelles. Au moyen âge, elles élevèrent les rejetons des familles patriciennes qu'on leur confiait en bas âge; beaucoup plus tard, au temps de la Restauration, elles hébergèrent les enfants que la Commission de l'Hôpital expédiait dans la Champagne passer leurs premières années et faire leurs premières classes; plus récemment, encore, des enfants de l'Hospice général peuplèrent les fermes et remplirent les salles d'école de Cartigny.

Les femmes ont lutté âprement contre l'exode vers les villes; elles ont inculqué à leurs fils la passion de labourer, de semer, de herser, de récolter; elles ont conté à leurs enfants les vieilles histoires du village, ses luttes, ses déboires et ses succès; elles les ont éduqués dans le culte du travail, de la patrie, de la religion. Elles en ont fait des hommes destinés à reprendre le flambeau des mains de leurs vieux pères, et des femmes chargées de continuer l'humble et féconde tâche quotidienne de leurs mères.